

M. LOREAU, *Genèses (Cri II)*, Paris, Galilée, 2001 («La philosophie en effet»), pp. 272.

Il y a quelque chose de déraisonnable à vouloir évoquer en quelques lignes le dernier livre de Max Loreau. Restitué grâce au travail patient d'Éric Clémens et de la veuve de l'auteur, Francine Loreau, ce texte est un texte difficile, qui réclame une lecture obstinée. Peut-être parce qu'il est lui-même, au premier chef, un texte obstiné. Car son titre ne doit pas induire en erreur. Loin qu'il soit seulement un second volume, la suite différée de presque trente années de *Cri - Éclats et phases*, l'œuvre entière de Max Loreau trouve ici son «foyer», au sens optique du terme. Il convient de prendre à la lettre la formule des éditeurs, dans leur *Introduction*. Assurément: «tout Loreau s'y joue». Tout Loreau, d'abord, parce qu'il s'agit ici encore, et uniquement, de genèse; et parce que l'ouvrage entier a dessein d'articuler de nouveau une question récurrente, sans doute la question de Max Loreau, celle du rapport entre le logos et le phénomène. Tout Loreau, ensuite, parce que nulle part auparavant, me semble-t-il, Loreau n'a interrogé plus en profondeur, plus obstinément, les conditions auxquelles un discours de la genèse est possible. Il y aurait beaucoup à dire sur la tonalité presque mythique et presque cosmogonique de l'ouvrage, sur la manière dont le procès de la genèse devient, doit devenir mythe de l'origine. Car les «comme si» de Loreau sont plus qu'une figure de style. S'ils indiquent ce qui, justement, n'a pas de figure, précède toute vision, c'est pour nous rappeler que la genèse est néanmoins d'abord affaire de logos, c'est-à-dire affaire de construction et de fiction. De la genèse, Loreau nous a appris qu'elle «est du ressort de la parole, non de la vue, puisque c'est par et depuis la parole qu'elle est amenée à l'avènement» (*La Genèse du Phénomène*, p. 80). Non pas donc qu'il s'agisse, à proprement parler, de faire retour à l'origine. Mais dire la genèse du phénomène, du logos, la dire nécessairement *dans* le phénomène et *dans* le logos, «ouvrant ce trou noir d'avant la marque [...], ainsi réactivant le geste par l'imagination» (p. 33): voilà la tâche à accomplir. C'est dire que *Genèses* n'est pas seulement un récit de la genèse, celui des «abstractions de l'être» au travers desquelles l'indifférencié s'initie à la vue et au logos. La genèse, ici, est tout aussi bien celle du logos de la genèse, la genèse, pourrait-on dire, de la genèse même. C'est dans cette perspective que prennent sens les deux concepts qui occupent de part en part le nouvel ouvrage de Max Loreau, le concept de marque et

celui de logos. La marque (on pourrait tout aussi bien dire le point-source, la frappe initiale, la certitude sensible) est un commencement, mais le commencement ne signifie pas ce qui est sans genèse et que rien ne précède. Parce que le commencement, bien plutôt, est toujours déjà un «autre commencement», Loreau ne sollicite, à interroger la marque, aucune expérience de l'origine. Ou plutôt il n'y a d'expérience de l'origine qu'à éprouver ce qui, toujours déjà, est une autre origine et autre que l'origine. Interroger la genèse du commencement, comme Loreau se le propose, c'est voir comment le commencement lui-même se produit et se construit dans le logos, comment et en quel sens l'origine est toujours déjà, avant d'être origine du logos, logos de l'origine: d'un mot, nous dirions qu'il n'y a pas d'origine sans genèse, mais aussi que la genèse est toujours sans origine.

Le commencement, que Loreau intitule la «marque», n'est pas ce que rien d'autre ne précède. Avant la marque, explique Loreau, il y avait «le vide ouvert», «l'infini de l'espace possible», «l'invisible illimité», «la lumière infinie». La marque n'est pas autre chose, précisément, que ce qui fait accéder l'invisible à la visibilité, le rien au tout, le vide à l'être, l'infini à la finitude, l'indifférencié à la différenciation et à l'altérité. Tel est le prix à payer – la marque – pour que l'illimité devienne «en-soi». La marque est d'abord un nom pour le lieu même où l'identique survient (par le corps, par l'autre) dans son propre mouvement de différenciation et d'altérité, et ce n'est qu'à ce titre qu'elle a le sens «d'un être instantané, d'un tout achevé, un, simple, identique à soi», de l'instant ponctuel «libre de toute genèse». Mais par ailleurs, si la marque est aussi l'acte de naissance de l'abstraction (cfr. p. 73), si elle ne constitue le Même qu'en l'arrachant à l'Autre et à l'illimité, c'est qu'elle est autant manque que marque. Nécessairement, la marque sécrète du manque, le manque d'infini, d'Autre, le manque de ce qui se soustrait à la vue, de ce qui est derrière et ne se voit pas. Ou encore, que l'invisible infini soit «avant» la marque, cela veut dire seulement ceci: il est l'Autre de la vue, ce qui lui manque et n'a jamais cessé de lui manquer. C'est ce manque constitutif de la marque que vient combler le logos, qui est comme la réactivation de la marque ou sa restauration au cœur du visible. «Le Mot, décrit Loreau, bondit en réponse à un manque, au manque laissé là en face par la Marque silencieuse, par l'immobilité de la Marque, par le vide qu'elle ouvre» (p. 131). Plus précisément: «La Marque, en gravant de ce Même le désir d'accéder à une existence semblable à celle du Même, d'où fonction de logos: donner le Même à cet Autre, donner à cet Autre l'existence de Même analogue (égale) à celle de la Marque» (p. 100). On ne saurait formuler avec plus de concision le point de départ et l'orientation directrice des admirables analyses que Loreau consacre au logos dans *Genèses*. À travers le thème du corps (car le logos est bien affaire de corps), et en dialogue implicite avec Derrida, Nancy, Levinas, d'autres encore, Loreau ne vise à rien de moins qu'à investir la question de l'origine d'un contenu nouveau, à la rendre indiscernable de la question du logos, et par là, loin de toute surenchère à l'originale, à la réinscrire définitive-

ment dans ce qui, du point de vue de la genèse, est toujours déjà un lieu d'altérité et de différence. En ce sens, les analyses de Loreau dans son dernier ouvrage ne constituent pas seulement une contribution que leur profondeur, leur richesse et leur finesse descriptive rendent d'ores et déjà indispensable, mais elles représentent aussi, indubitablement, un moment philosophique (ou phénoménologique) de première importance.

DENIS SERON

Dossier: Hommage à Max Loreau, «La part de l'œil», 14, 1998, pp. 254.

Max Loreau fut professeur de philosophie moderne et d'esthétique à l'Université Libre de Bruxelles, de 1964 à 1969, avant de démissionner de ses fonctions académiques pour se consacrer à l'écriture. Au printemps de 1968, quelques-uns de ses étudiants en philosophie créèrent la revue «Textures», qu'il encouragea et à laquelle il collabora. Trente ans plus tard, l'un des animateurs de cette revue – depuis longtemps disparue –, Luc Richir, philosophe, psychanalyste, écrivain, professeur de littérature et de philosophie, a dédié à Max Loreau le 14^{ème} numéro de «La part de l'œil», revue annuelle de réflexion sur l'art, fondée par lui en 1985 avec Lucien Massaert, son collègue – titulaire de la chaire de dessin – à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

Ce volume, qui s'amorce sur une photo de Loreau, en face de l'*Ouverture* dans laquelle Luc Richir souligne le caractère fondamental des questions posées par son ancien professeur, consacre à celui-ci plus de 200 de ses 254 pages, très largement illustrées de reproductions d'œuvres d'art.

Sans rapport avec le dossier qui la précède, une savante étude de Chakè Matossian sur le portrait du philosophe P.J. Proudhon par Gustave Courbet occupe les vingt dernières pages du numéro sous le titre de *Proudhon ou la mélancolie de Courbet*. Et, dans le corps même du dossier, on trouve une autre étude apparemment sans lien avec lui: il s'agit de *La traversée du plan* où Luc Richir procède à un examen de l'œuvre de Guy Massaux, dont il est difficile de dire s'il s'agit encore de peinture, car son propos est précisément de repenser «les conditions a priori qui déterminent la nature du champ pictural» (p. 103). Mais comme cette analyse peut se placer dans la lignée du travail de Loreau et qu'un texte de celui-ci, *Picasso, du volume en peinture* est l'une des références de Richir dans l'articulation de son développement, on rétablit le rapport avec le reste.

L'hommage à Loreau commence par quelques *Éléments pour une biographie*, trois petits textes de Francine Loreau, sa femme, qui esquissent le parcours intellectuel de Loreau et les circonstances de l'écriture de deux de ses œuvres, *Dans l'éclat du moment* et *L'épreuve*. Les souvenirs de Kostas Axelos et de Eddy Devolder qui laissent entrevoir un peu de l'auteur et un peu de l'homme, ainsi que les *Strophes pour Max Loreau* de Robert Davreu